

CHAPITRE II

Madame Marie, que tout contraire.

Mary aimait à regarder sa mère à distance et la trouvait très jolie, mais, comme elle la connaissait à peine, on ne pouvait guère s'attendre à ce qu'elle l'aimât beaucoup et sentît vivement sa perte. À la vérité, elle ne la sentit pas du tout, et, comme c'était une enfant très personnelle, elle ne pensa qu'à elle-même, selon son habitude. Si elle avait été plus âgée, elle se serait sans doute inquiétée de se voir seule au monde, mais comme elle était très jeune et qu'on avait toujours pris soin d'elle, elle supposa que cela continuerait. Ce qui la préoccupait c'était de savoir si elle irait chez des gens agréables qui seraient polis envers elle et feraient ses trente-six volontés comme son Ayah et les autres domestiques indigènes.

Elle savait qu'elle ne resterait pas avec le pasteur anglais chez qui on l'amena d'abord. Elle ne désirait pas y rester. Ce pasteur était pauvre et père de cinq enfants presque tous du même âge qui portaient des vêtements usés et étaient toujours à se quereller et à s'arracher leurs jouets. Mary détestait leur bungalow en désordre et se montra si désagréable envers eux qu'au bout d'un ou deux jours personne ne voulait jouer avec elle. Dès le lendemain de son arrivée ils lui avaient donné un sobriquet qui la mettait en rage.

Ce fut Basil qui s'en avisa le premier. Basil était un petit garçon aux yeux bleus impudents, au nez retroussé, et Mary le détestait. Elle était en train de jouer sous un arbre un jour, tout comme celui où le choléra avait éclaté. Elle faisait des tas de terre et des allées de jardin. Basil s'approcha pour regarder. Bientôt il prit intérêt au jeu et voulut tout à coup suggérer à Mary un embellissement :

— Pourquoi ne mets-tu pas là un tas de pierres pour faire une rocaille ? dit-il, là au milieu.

Et il se baissa pour désigner l'endroit.

— Va-t'en ! cria Mary. Je ne veux pas de garçons ici. Va-t'en.

Basil, irrité d'abord, prit le parti de la taquiner. Il taquinait constamment ses sœurs. Il se mit à danser autour d'elle en faisant des grimaces, en riant et en chantant :

Madame Marie,

Que tout contrarie,

Qu'avez-vous dans votre jardin ?

De la menthe, du romarin,

Et des soucis couleur chagrin.

Il chanta ainsi jusqu'à ce que les autres enfants, l'entendant, vinssent se joindre à la plaisanterie. Et plus Mary se fâchait, plus fort ils chantaient : « Madame Marie, Que tout contrarie », et, après cela, aussi longtemps qu'elle resta avec eux, ils l'appelèrent : « Madame Marie » entre eux et souvent en lui parlant.

— On va t'expédier chez toi, lui dit Basil à la fin de la semaine, et nous en sommes ravis.

— Moi aussi, dit Mary ; où est-ce, chez moi ?

— Elle ne sait pas ! dit Basil, du haut de ses sept ans. C'est en Angleterre, naturellement. Notre grand'mère y demeure et on y a envoyé notre sœur May l'an dernier. Toi, tu ne vas pas chez ta grand'maman, tu n'en as point. Tu vas chez ton oncle. Il s'appelle M. Alexis Craven.

— Je ne sais pas qui c'est, grommela Mary.

— Ça ne m'étonne pas, dit Basil, tu ne sais rien du tout. Les filles ne savent jamais rien. J'ai entendu papa et maman en parler. Il habite dans une grande maison très triste, à la campagne, et personne ne va le voir. Il est si désagréable qu'il ne veut voir personne, et, d'ailleurs, personne n'a envie de le voir. Il est bossu et tout à fait détestable.

— Je ne te crois pas, dit Mary, et elle lui tourna le dos et se boucha les oreilles pour ne plus rien entendre.

Mais elle y pensa beaucoup après cette conversation. Quand M. et Mme Craford lui dirent, le même soir, qu'on allait l'embarquer pour l'Angleterre dans quelques jours et l'envoyer chez son oncle, M. Alexis Craven, qui habitait au Manoir de Missel, elle prit l'air si indifférent et si obstinément fermé qu'ils ne surent qu'en penser. Ils

essayèrent de lui témoigner de l'affection, mais elle ne fit que détourner la tête quand Mme Craford voulut l'embrasser et que M. Craford lui tapa amicalement sur l'épaule.

— Elle est si laide, la pauvre petite ! dit Mme Craford, et sa mère était une si charmante créature ! Elle avait des manières charmantes aussi, tandis que celles de Mary sont les plus désagréables que j'aie jamais vues chez un enfant. Les petits l'appellent : « Madame Marie, Que tout contrarie » et quoique ce soit vilain de leur part, je les comprends un peu.

— Peut-être que, si sa mère avait montré plus souvent sa charmante figure et ses charmantes manières dans la nursery, Mary elle-même aurait pu en acquérir d'un peu plus charmantes. C'est triste, à présent que cette belle jeune femme est morte, de se rappeler que beaucoup de gens ignoraient même qu'elle eût une enfant.

— Je crois qu'elle ne la regardait presque jamais, soupira Mme Craford. Quand son Ayah est morte, il ne s'est trouvé personne pour lui donner une pensée. Dire que les domestiques se sont sauvés, la laissant seule dans ce bungalow désert ! Le colonel Mac-Grey dit qu'il est presque tombé à la renverse quand, en ouvrant la porte, il l'a trouvée au milieu de la chambre.

Mary fit la longue traversée des Indes en Angleterre sous l'égide d'une femme d'officier qui emmenait son fils et sa fille pour les laisser en pension. Elle était très absorbée par ses propres enfants et fut plutôt soulagée de remettre la petite entre les mains de la personne que M. Alexis Craven avait envoyée à sa rencontre à Londres. C'était la femme de charge du Manoir, et elle se nommait Mme Medlock. C'était une grosse femme aux joues vermeilles, aux yeux noirs perçants. Elle avait une robe violet évêque, un mantelet de soie noire orné d'une frange de jais, et un chapeau noir garni de fleurs violettes qui se dressaient et tremblaient quand elle remuait la tête. Elle ne plut pas du tout à Mary, mais comme fort peu de gens lui plaisaient il n'y avait là rien d'extraordinaire. D'ailleurs il était clair que l'impression de Mme Medlock elle-même n'était pas plus favorable.

— Ma parole ! en voilà un petit laideron, dit-elle. Et nous avons entendu dire que sa mère était une beauté. Sa fille ne tient guère d'elle, n'est-ce pas, Madame ?

— Peut-être qu'elle gagnera en grandissant, dit avec bienveillance la femme d'officier. Si elle n'était pas si jaune et avait une expression plus aimable, ses traits sont assez fins. Les enfants changent tellement !

— Il faudra qu'elle change joliment, répondit Mme Medlock, et il n'y a rien au Manoir de Missel qui puisse l'y aider beaucoup, à mon humble avis.

Toutes deux pensaient que Mary n'écoutait pas, parce qu'elle se tenait un peu à l'écart, à la fenêtre de l'hôtel où les voyageuses étaient descendues. Elle regardait les omnibus, les fiacres, et les passants ; mais elle entendit très bien et sa curiosité fut vivement excitée à l'égard de son oncle et de l'endroit qu'il habitait. Quelle sorte d'endroit était-ce, et comment serait-il, lui ? Qu'était-ce qu'un bossu ? Elle n'en avait jamais vu. Peut-être qu'il n'y en avait pas aux Indes.

Depuis qu'elle habitait chez des étrangers et n'avait plus d'Ayah, elle avait commencé à se sentir très seule et à avoir des pensées singulières, toutes nouvelles pour elle. Elle avait commencé à se demander pourquoi elle n'avait jamais eu l'impression d'appartenir à quelqu'un, même quand son père et sa mère vivaient encore. Les autres enfants avaient l'air d'appartenir à leurs pères et à leurs mères, mais elle n'avait jamais semblé être la petite fille de personne. Elle avait eu des domestiques, des jouets, de quoi manger et se vêtir, mais personne ne s'était jamais occupé d'elle. Elle ne savait pas que ce fût parce qu'elle était désagréable. D'ailleurs elle ne se savait pas désagréable. Elle trouvait souvent que les autres gens l'étaient mais ne pensait pas l'être elle-même.

Il lui semblait que Mme Medlock était bien la personne la plus désagréable qu'elle eût jamais vue, avec sa figure vulgaire, haute en couleur, et son chapeau d'une élégance vulgaire aussi. Lorsque, le lendemain, elles se mirent en voyage pour le comté d'York, Mary traversa la gare jusqu'au train, la tête haute essayant de se tenir aussi à l'écart que possible, pour ne pas avoir l'air d'être avec cette personne. Cela l'aurait irritée de penser que les gens pourraient la prendre pour sa petite fille.

Mme Medlock, elle, n'avait cure ni de Mary ni de ses pensées. C'était le genre de personnes qui se piquent de savoir tenir les enfants à leur place. Elle avait une place confortable et bien payée comme femme de charge du manoir, et la seule façon dont

elle pût la conserver était de faire tout de suite ce que M. Alexis Craven lui disait de faire. Elle n'avait même pas risqué une question.

— Le capitaine Lennox et sa femme sont morts du choléra, avait dit M. Craven de son ton froid et bref. Le capitaine Lennox était le frère de ma femme et je suis le tuteur de leur fille. L'enfant doit venir ici. Il faut que vous alliez à Londres pour la ramener vous-même.

Ainsi elle avait bouclé sa petite malle et pris le train.

Mary était assise dans son coin du compartiment avec une vilaine figure morose. Elle n'avait rien à lire ni à regarder et elle avait croisé sur ses genoux ses petites mains gantées de noir. Sa robe noire la faisait paraître plus jaune que jamais et des mèches de cheveux filasse s'échappaient de son chapeau de crêpe.

— Je n'ai jamais vu de ma vie une enfant qui ait l'air aussi volontaire et aussi maussade, pensait Mme Medlock. Elle n'avait jamais vu non plus d'enfant qui se tînt si tranquille sans rien faire, et à la fin elle se lassa de la regarder et commença à parler d'une voix forte et dure.

— Je pense que je ne ferais pas mal de vous dire un peu où vous allez, dit-elle. Savez-vous quelque chose de votre oncle ?

— Non, dit Mary.

— Vous n'avez jamais entendu votre papa et votre maman en parler ?

— Non ! dit Mary, fronçant les sourcils.

Elle fronçait les sourcils parce qu'elle se rappelait que son papa et sa maman n'avaient jamais causé avec elle de rien. Certainement ils ne lui avaient jamais rien raconté.

— Hum ! marmotta Mme Medlock, regardant fixement l'étrange petite figure fermée.

Elle ne dit plus rien pendant quelques instants, puis recommença :

— Je pense que je ne ferais pas mal de vous mettre un peu au courant pour vous préparer. Vous allez dans une drôle de maison.

Mary ne dit mot et Mme Medlock sembla plutôt déconfite par cette apparente indifférence, mais après avoir repris haleine, elle continua :

— Ce n'est pas que ce ne soit pas une grande et belle propriété dans le genre lugubre, et M. Craven en est fier à sa manière qui est plutôt lugubre aussi. La maison a six cents ans, et elle est sur la lisière de la lande, et contient près de cent chambres, la plupart fermées à clef d'ailleurs. Il y a des tableaux partout et de beaux vieux meubles, et des choses qui sont là depuis des siècles ; il y a tout autour un grand parc, et des jardins et des arbres, avec des branches qui traînent à terre – certains d'entre eux...

Elle s'arrêta et reprit de nouveau haleine. « Mais c'est tout » conclut-elle tout à coup.

Mary avait commencé à écouter malgré elle. Tout cela semblait si différent des Indes et tout ce qui était nouveau l'attirait. Mais elle se gardait bien de montrer son intérêt. C'était là une de ses particularités désagréables, aussi elle ne broncha pas.

— Eh bien, dit Mme Medlock, qu'en dites-vous ?

— Rien, dit-elle, je ne connais rien de pareil.

Mme Medlock eut un rire bref.

— Eh ! dit-elle, on vous prendrait pour une vieille femme, – cela vous est donc égal ?

— Peu importe, dit Mary, que cela me soit égal ou non.

— Là vous avez raison, dit Mme Medlock, cela n'y changera rien. Pourquoi vous devez habiter Missel, je n'en sais rien : peut-être parce que c'est le plus simple. Lui ne se mettra pas en peine de vous, c'est sûr et certain. Il ne se met en peine de personne.

Elle s'arrêta comme si elle se rappelait quelque chose à temps.

— Il est un peu bossu, reprit-elle, c'est ce qui l'a aigri. Comme jeune homme il était toujours morose et n'a profité en rien de tout son argent et de sa belle propriété avant de se marier.

Mary s'était tournée vers sa compagne en dépit de son intention de paraître indifférente. Elle n'avait jamais eu l'idée que le bossu fût marié et en éprouvait quelque surprise.

Mme Medlock s'en aperçut, et, comme elle était bavarde, elle continua avec plus d'entrain. C'était en tout cas un moyen de passer le temps.

— Sa femme était une jolie et charmante créature et il aurait été au bout du monde pour lui procurer un brin d'herbe si elle en avait eu envie. Personne ne pensait qu'elle l'épouserait, mais elle l'a fait, et les gens ont dit que c'était pour son argent. Mais ce n'est pas vrai, ajouta-t-elle d'un ton péremptoire. Quand elle est morte...

Mary eut un petit sursaut involontaire.

— Oh ! est-ce qu'elle est morte ? s'écria-t-elle malgré elle.

Elle venait de se rappeler un conte de fées français intitulé *Riquet à la Houppe*. C'était l'histoire d'un bossu et d'une belle princesse et elle avait éprouvé soudain un sentiment de pitié pour Alexis Craven.

— Oui, elle est morte, répondit Mme Medlock. Et cela l'a rendu plus bizarre que jamais. Il ne se soucie de personne. Il ne veut pas voir les gens. La plupart du temps il est absent, et, quand il est à Missel il s'enferme dans l'aile gauche de la maison et ne se laisse voir à personne qu'à Pitcher. Pitcher est un vieux bonhomme, mais il l'a soigné enfant et connaît ses manies.

Tout cela ressemblait à une histoire dans un livre et réjouit médiocrement Mary. Une maison avec cent chambres presque toutes fermées, sur la lisière d'une lande...

Qu'est-ce que cela pouvait bien être, une lande ? C'était lugubre ! Un homme bossu qui s'enfermait aussi ! Elle regarda par la fenêtre en pinçant les lèvres et il lui sembla tout naturel que la pluie eût commencé à tomber à torrents, en lignes obliques et grisâtres, battant et inondant les vitres. Si la jolie femme avait été vivante elle aurait pu égayer un peu la maison rien qu'en s'y montrant, belle comme sa propre mère, et, comme elle habillée, pour sortir, de robes tout en dentelle ; mais elle n'y était plus.

— Pas besoin de vous attendre à le voir, parce qu'il y a dix à parier contre un que vous ne le verrez pas, dit Mme Medlock, et il ne faut pas vous attendre à avoir des

gens à qui parler. Vous pourrez jouer seule et vous débrouiller. On vous dira quelles sont les chambres où vous pouvez entrer et celles qui vous seront défendues. Pour des jardins il y en a assez. Mais, quand vous serez dans la maison, n'allez pas vous y promener en fourrant votre nez partout.

M. Craven ne l'entend pas de cette oreille.

— Je n'aurai aucune envie de fourrer mon nez partout, répondit la maussade petite Mary.

Et aussi subitement qu'elle avait commencé à plaindre M. Alexis Craven, elle cessa d'en avoir pitié et se dit qu'il était assez désagréable pour mériter tous ses malheurs.

Et, se tournant vers les vitres du compartiment, ruisselantes de pluie, elle regarda la tourmente grise qui semblait devoir durer éternellement. Elle la regarda si longtemps et si fixement que le gris s'assombrissait de plus en plus devant ses yeux et qu'elle s'endormit.